

La Révolution prolétarienne

REVUE FONDÉE PAR PIERRE MONATTE EN 1925

*Nous reprenons ici, avec l'accord de l'auteur, un second extrait du livre de Freddy Gomez, **Dédicaces** (Rue des Cascades, 2018) qui, en peu de mots, saisit parfaitement les impasses – récurrentes ? – auxquelles furent confrontés les mouvements anarchiste et anarcho-syndicaliste des années 1960-1970. Ce qui, malgré le gâchis constaté, n'empêcha pas, par ailleurs, le renouveau d'un increvable anarchisme dans l'après-Mai 68.*

BONNES PAGES

Du néo-anarchisme à la bureaucratie cénétiste

De l'extérieur mais en conscience, [Barcena] suivait, en spectateur curieux, les progrès d'un néo-anarchisme contemporain dont les apparences de radicalité dissimulaient mal ce qu'il était sans doute : une moderne variante du libéralisme culturel d'avant-garde ressourcée à l'individualisme des premiers temps d'une anarchie canaille. « Au fond, tu resteras toujours un anarcho-syndicaliste de base un peu borné », lui dit, un jour, plus enthousiaste de cette « nouvelle problématique » que convaincant sur ses effets, un ancien « jeune libertaire » dont les tempes commençaient sérieusement à tirer vers le gris. Barcena ne le contraria pas. Il aurait eu, d'ailleurs, bien du mal à le faire tant il savait que sa vérité était aussi noueuse que les questions qui l'accouchaient. En vrai, son domaine de prédilection restait cette naturelle réserve qu'il cultivait à l'égard des convaincus, anciens ou nouveaux, qu'il fuyait instinctivement. Et, pour ce faire, il savait aussi bien feindre la froideur que la tendresse, la distance que le mépris. Il lui suffisait, en somme, de s'adapter à l'interlocuteur. Ce jour-là, il laissa argumenter, un temps, l'ex-« jeune libertaire » qu'il avait connu jadis en des temps moins hardis, en pensant, pour lui-même, que décidément les « néos » pouvaient être aussi cons que les « archéos ». Et pour mettre un terme à la monotonie de son discours circulaire, Barcena tira un livre de sa poche :

– Tu as lu ça ?

– Ah ! Debord... Je vois que tu tentes de te mettre à la page, Barcena...

– Je répète : tu as lu ça ?

– Non, pas encore...

– Dans un sens, c'est rassurant. Magnanime, il me plaît à penser que, d'avoir lu *La Société du spectacle*, tu aurais débité moins de conneries à la minute que celles que tu m'as infligées. Et, parole d'anarcho-syndicaliste de base un peu borné, ça aurait allégé ton discours de tous ces néo-poncifs de merde qui te servent de table algorithmique. Il te reste à t'y mettre. Si tu sais lire...

L'auto-exaltation du purisme relevait de la chasse gardée des immobilistes qui, depuis 1965, avaient fait main basse sur une CNT en exil réduite à caricature.

Avec le temps, son corollaire fut la mise au ban méthodique de leurs opposants, aussi nombreux que variés, jeunes ou vieux, syndicalistes ou radicaux. Avec un vrai sens du métier, les procureurs de la « commission des conflits » instruisirent des dossiers apparemment accablants que des majorités relatives, ou relativement bricolées, approuvèrent, d'un cœur pur, dans des assemblées pourtant tumultueuses. Barcena, qui avait l'âme entomologique, suivit l'affaire dans le moindre détail. Comme on scrute une fourmilière et avec l'idée, baroque, d'en récolter matière pour commettre un essai conclusif sur cette fin d'époque qui s'était voulue résistante. Il accumula des circulaires, de la correspondance, des articles, des pétitions de principe, des appels à la résistance. Avant de renoncer, comme on renonce à l'inutile quand, convaincu que son épais dossier pourrait servir un jour à faire l'histoire de ce déclin, il décida de le ranger dans un tiroir. Lui, il se sentait incapable de démêler le mépris de la haine qu'il vouait à cette mini-bureaucratie où la défense de petits intérêts de boutiquiers sans âme ni esprit suffisait à teinter de ridicule tout procès à charge contre un Peirats, un Santamaría, un Boticario, un Gómez ou un Mera – que les Vychinski de Toulouse prétendaient expulser sous l'accusation de « vol ». Le petit homme, un voleur ! Le comble des combles. Au bout du compte, et par un étrange mouvement de balancier psychologique, cette déroute annoncée remonta Barcena. S'il n'avait jamais été un homme d'organisation, au sens où l'étaient tous ceux que frappaient les sentences, il était homme de solidarité active. Et c'est au nom de cette seule exigence qu'il batailla ferme, au sein de « Santa Marta » et au-delà, pour défendre l'honneur sali de ses compagnons. Mais la lutte fut vaine : quand, comme à Paris ou à Toulouse, les fédérations locales refusèrent de ratifier les expulsions, on les accusa de s'être mises d'elles-mêmes en marge de l'organisation. Sur ordre d'en haut et sans attendre. Du jamais vu. La résonance de ces bassesses dura le temps d'un naufrage organique dont la bureaucratie cénétiste sortie préservée. Elle en tira l'avantage de perdurer jusqu'à la mort biologique de ses représentants, dont certains connurent le déshonneur d'avoir été des permanents à vie. Pour l'heure, à la fin de cette décennie où convergèrent, puis dérivèrent les parallèles, la CNT en exil avait fini d'exister comme héritage possible. Comme d'autres, Barcena comprit qu'il était vain d'en réclamer la propriété ou même de scissionner pour en revendiquer l'héritage. Pour le coup, la défaite dépassait toutes les espérances, mais elle soulageait de la souillure.

FREDDY GOMEZ

Extrait publié dans *La Révolution prolétarienne*,
n° 802, septembre 2018, p. 32.